

Il alla vers les fenêtres qui étaient au nombre de quatre, il se pencha quatre fois au dehors et sonda scrupuleusement la nuit sombre qui enveloppait les jardins de l'hôtel.

Puis il revint vers la duchesse Isabelle qui ferma les yeux et donna son âme à Dieu. Il marchait et chacun de ses pas retentissait dans l'âme de sa victime. Elle le voyait tyran, après avoir été esclave, enivré à la fois par la rage et par le triomphe attendu si longtemps.

Les pas de Tranquille se rapprochèrent. Quand madame Isabelle cessa de les entendre elle eut cette sensation de souveraine angoisse que doit éprouver le patient qui sent le vent du glaive tourner autour de la tête.

Il lui semblait qu'au-dessus de sa tête se dressait la tête de l'esclave révolté, elle devinait son sourire féroce et le geste de ses deux mains convulsives qui allaient la saisir.

Elle avait beau fermer les yeux, l'horrible fantôme était là !

Mais, grand Dieu ! qu'avait-elle dont fait à ce monstre pour qu'il se complût ainsi à savourer cette vengeance inouïe ?...

Elle entendit une voix qui ne résonna point au-dessus de sa tête comme elle s'y attendait, mais au-devant d'elle et en quelque sorte à ses pieds. Cette voix la fit frémir douloureusement dans tout son être, car c'était pour elle le commencement du supplice attendu, et le premier attachement du glaive.

Et cependant cette voix n'était point ce qu'elle avait redouté, c'était la voix du pauvre homme, la voix humble et plaintive qu'elle avait si souvent entendue et qui, si souvent, avait excité sa pitié. La voix disait :

— Regardez-moi, Madame, et prenez confiance en Dieu.

Ces paroles, la duchesse Isabelle ne les comprenait point, elles arrivaient à son oreille comme un vain son. A ce degré d'épouvante où elle était tombée, elle ne pouvait comprendre que la menace ou l'outrage.

Le vin faisait son effet déjà sur les envahisseurs-attablés : de longs éclats de rire arrivaient jusque dans la salle mêlées aux refrains des chansons folles. Tranquille regarda du côté de la porte et sa voix prit un accent d'inquiétude, pendant qu'il répétait :

— Madame, ma noble dame, regardez-moi, je vous en prie, et prenez confiance en Dieu.

L'idée vint à madame Isabelle qu'elle avait franchi déjà peut-être le seuil d'une autre vie.

— Hélas ! mon Dieu ! je rêve ou je deviens folle !

— Madame, madame, répéta pour la troisième fois Tranquille, le temps presse et je n'ai que bien peu de minutes pour vous sauver.

Cette fois la duchesse ouvrit les yeux, non point parce qu'elle avait la conscience de ce que lui disait frère Tranquille, mais parce que, fatiguée de lutter contre ce rêve ou contre cette folie, elle s'y laissait aller, vaincue.

Et ce qu'elle vit ne lui ôta point l'idée qu'elle était le jouet d'un songe.

Elle vit un homme, agonisé au-devant d'elle, un homme qu'elle avait peine à reconnaître tant il était changé étrangement.

Ce n'était ni la *créature*, le pauvre mouton, comme l'appelaient la Pavot, ni le tigre qui, tout à l'heure, rugissait au milieu de la salle en secouant sa chevelure hérissée.

C'était un visage doux, sur lequel brillait une simplicité angélique et cette expression sublime qui est comme le reflet des grands dévouements.

Il était entré à quinze ans à l'école des bénédictins de Mirande, ce Tranquille, à vingt ans il avait épousé Marion, la bergère ; il n'avait pas encore vingt-sept ans.

Ceux qui le regardaient dédaigneusement au fond de sa misère ne savaient pas s'il était un jeune homme ou un vieillard ; ces êtres-là n'ont pas d'âge ; le ridicule et le mépris pèsent si durement sur leur front que leur front se courbe et ils étaient chargés d'années.

Mais c'était un jeune homme, et le dévouement qui exaltait aujourd'hui sa bonne âme lui faisait une auréole.

La duchesse porta ses deux mains à ses paupières comme pour éprouver le témoignage de ses yeux. Une larme vint aux cils de Tranquille.

— C'est moi, ma noble dame, c'est bien moi, murmura-t-il en riant et en pleurant. Pardonnez-moi la peur que je vous ai faite, c'était pour les tromper.

L'intelligence revenait à madame Isabelle, non point tant à cause des paroles qu'elle entendait, que par l'aspect de ce visage où rayonnait un cœur si grand et si dévoué.

— Faut-il croire cela, mon Dieu ! balbutia-t-elle.

Tranquille se pencha vers elle et lui baisa la main avec respect.

— Monseigneur le duc avait oublié parfois envers moi la charité chrétienne, dit-il simplement, et cependant Madame, je vous jure sur mon salut que j'aurais donné de bon cœur ma pauvre vie pour le défendre. Que ferais-je donc pour vous, qui avez été ma protection et ma Providence ! pour vous, qui n'avez jamais prononcé sur moi que des paroles de consolation et de bonheur ! pour vous, qui êtes sur la terre ce que sainte Marie est au ciel : la force des faibles et la joie des souffrants, pour vous et pour ce pauvre noble enfant que j'ai vu naître !

La duchesse s'était levée, elle retourna le petit Jean dans ses bras.

— Mon fils, mon fils ! dit-elle suivant l'élan de son âme, voici un noble et saint homme. Embrasse-le à cette heure, aime-le et respecte-le toute ta vie !

Jean d'Armagnac, qui avait ouvert les yeux en tremblant, se mit à sourire, et tendit ses petits bras au frère Tranquille. Celui-ci le serra contre sa poitrine en pleurant.

(A CONTINUER.)

FEUILLETON ILLUSTRÉ

PARAISANT LE JEUDI

ABONNEMENT—Un an.....	\$1.00
" Six mois.....	0.50
" Trois mois.....	0.25
" Le numéro.....	0.02

Dans tous les cas strictement payable d'avance.

Ceux qui désirent avoir les premiers numéros, peuvent se les procurer en s'adressant à notre bureau.

AUX AGENTS.—A ceux qui voudront se charger de la vente de notre journal, nous leur vendrons 16 centins la douzaine, payable à la fin de chaque mois. Nous donnerons 20 par cent pour chaque abonnement que l'on nous fera parvenir.

Aussitôt après réception du nom, de l'adresse et du montant de l'abonnement, nous enverrons le journal et le reçu.

Ces conditions sont invariables.

Toute correspondance doit être adressée comme suit : FEUILLETON ILLUSTRÉ, Boîte No. 1936.

Agent pour Montréal :—MM. PIERRE DROLET.

 " Québec : " F. BÉLAND, 261, rue St. Jean.

 " Ottawa . " NAP. PAGÉ, 161, rue de l'Église.

HOULE & CIE, PROPRIÉTAIRES.

8, Rue Ste. Thérèse, Montréal.